

Chapitre 5 : Le Canyon de Colca

Dimanche 13 novembre...en soirée et Lundi 14 novembre

Même lorsqu'on se trouve de l'autre côté du globe, dans les endroits les plus exotiques, on arrive à trouver des petites choses qui nous ramènent tout de suite dans notre quotidien, quelque chose de familier et qui en même temps surprend par son incongruité. Je suis dans une cabine téléphonique péruvienne et ma carte France Télécom m'a permis de composer directement le numéro de mon correspondant suivi de la touche #, en français dans le texte, comme à la maison. Sensation bizarre.

Gabrielle, à l'autre bout du fil, semble être réveillée depuis peu.

- 'Valentin ? Tu sais l'heure qu'il est ?'
- 'Aux alentours de 8h00 du matin, pourquoi ?'
- 'Il est 6h00 du matin ! Tu me réveille' et rajoutant sotto voce 'et je ne suis pas seule'. Ca, c'est bien Gabrielle. Toujours en situation 'd'executive woman'. Toujours joignable, même sous l'eau, même au cinéma et, si elle y allait, même au théâtre. C'est que le monde pourrait s'arrêter de tourner si elle ne répondait pas !

Gabrielle Meyer est une femme d'aujourd'hui, divorcée, citadine, 47 ans, bronzée, body buildée, liftée, siliconée, décolorée, mini -jupée, bref, en un mot refusant de vieillir. Prompte à user de tous les artifices auprès de ceux qui ne seraient pas dupes pour les persuader qu'elle plaît encore un peu, beaucoup, passionnément, à la folie... L'exposé circonstancié de ses agapes amoureuses et l'énoncé sempiternel de son tableau de chasse procèdent de ce phénomène : je plais, donc je suis. C'est, encore, une belle femme (*cet 'encore' me coûterait cher si elle savait !*). Pour le moment, on pourrait croire qu'elle séduit (*encore*) pour son physique. Seulement, elle a choisi comme terrain de chasse une catégorie d'âge qui n'est plus la sienne depuis plusieurs décades et sa BMW Z4 constitue un argument de séduction au moins aussi convainquant que son opulente poitrine ou sa complexion faciale (toutes deux réaménagées).

De ce fait, elle recrute ses galants en fréquentant de façon beaucoup plus assidue les salles de gym que les bibliothèques. Les bellâtres ne font généralement qu'un bref passage, la durée de leur 'intervention' étant généralement proportionnelle aux nombres de réflexions ébahies récoltées auprès de ses consœurs. (*Tiens ! je l'ai écrit en un seul mot...*)

Mais changeons de bétail et revenons à nos moutons.

- 'Je t'appelle du Pérou et je ne suis pas sponsorisé par les fabricants de réveils francs-comtois. Je sais que la question pourra te paraître incongrue mais tu n'aurais pas reçu des nouvelles de Martine Lherbier dernièrement ?'
- 'Alors celle-là c'est la meilleure ! Tu sais que tu es sensé l'accompagner ? Qu'est-ce qui se passe ? Tu n'as pas perdu Mimi au moins ?'
- 'Ca, il y a peu de chances. Les dernières nouvelles que j'ai de ta Martine datent de samedi, par écrit, un message qu'elle m'a laissé à La Posada del Puente. Car, ah oui ! au fait, nous sommes déjà à Arequipa, sans passer par la cae départ et sans toucher les 20000. Dans son message elle m'indique gentiment qu'elle est partie avec Lopez, d'Aerotur, directement pour le canyon de Colca, sans nous attendre. Nous sommes coincés à Arequipa depuis. Il faut voir le couvre-feu du dimanche ici, c'est quelque chose !'
- 'Bon, et vous allez faire quoi alors ?'
- 'J'appelle Aerotur demain et je te rappelle pour faire un point. Je pense qu'ils vont rentrer bientôt à moins que....'

Plus rien, le vide ; ligne coupée. Soit la qualité de la liaison internationale fait défaut ou bien c'est tout simplement plus de batterie chez notre amie Gabrielle. A moins qu'une nouvelle phase de 'jeu à la française' ait subitement animé le terrain, que le bellâtre lui ait fait un placage sévère au niveau du coccyx provoquant l'enthousiasme du public et un 'en-avant' du téléphone que l'arbitre sanctionnera probablement par une mêlée à 5 mètres avec introduction aux visiteurs (*tout cela étant bien sûr strictement rugbystique, et de bon aloi, qu'est-ce que vous allez imaginer ?*) Je rentre me coucher avec joie. Seul. Je suis éreinté. Cette journée m'a épuisé. De l'autre côté de la cloison de papier j'entends la respiration douce et régulière de Mimi. C'est une sensation apaisante mais ce soir elle l'est d'autant plus qu'elle est perceptible *au travers* d'une cloison.

*

* *

- 'Allo ? Aerotur ? Oui, bonjour, je suis Valentin Rossi de l'Agence Atlantimed, je voudrais parler au Señor Lopez por favor.'
- 'Ah ! oui, Atlantimed, j'ai un message pour vous. Señor Lopez a appelé ce matin. Vous devez le rejoindre. C'est urgent. Il est avec votre cliente à Cabanaconde, dans le canyon de Colca. Nous n'avons pas trouvé de taxi pour aller là-bas et j'ai personne de l'agence pour vous accompagner. Le plus simple c'est de prendre le car qui part du 'Terminal Terrestre' à 10h15. Si vous voulez, je vous amène. Mais notre bureau est de l'autre côté de la ville et vous aurez plus vite fait d'aller directement. Vous n'avez pas beaucoup de temps. Vous devez sans faute prendre le bus.'

Les plans galère continuent ! Pourquoi ne sont-ils pas rentrés ces deux là ? Pourquoi cette urgence ?

- 'Où est-ce que je peux retrouver le Señor Lopez ?'
- 'Cabanaconde, c'est dans le Canyon de Colca, après Chivay'.
- 'Très bien, mais où, à Cabanaconde ?'
- 'Ah ! C'est très petit, vous les trouverez facilement. Allez à l'hôtel Valle del Condor et demandez Pablo. C'est très important. Il vous attend'.

C'est petit mais il y a un hôtel. Voilà une bonne nouvelle dans cette marée de catastrophes ; Je suis sûr que Mimi appréciera ! En retournant lui annoncer la bonne nouvelle, je ne peux m'empêcher de penser que des gens d'origine inca ont nommé leur fils Pablo, ce qui laisse présager une compétence limitée.

- 'Il n'en est pas question. Tu dis combien ? 7 heures de bus pour aller où ? Cabane à condés ? Vas-y tout seul ! Tu la ramènes, - ou tu ne la ramènes pas, après tout, parce qu'elle commence à me fatiguer cette nana avec ses absences, ses problèmes, gnagnagna – et on continue le programme comme prévu.'
- 'Tu sais que tu es sensée représenter l'encadrement commercial, la touche de psychologie féminine dans ce voyage, Mimi ? Que fera Gabrielle quand je lui dirai que sa super collaboratrice de choc a reculé devant un trajet en bus ? Et puis que vas-tu faire, toute seule ici ?'
- 'Moi je peux très bien aller repérer la Posada del Puente et vérifier si les transats de la piscine répondent aux normes. Je ne suis pas un baroudeur moi.'
- 'Bon, tu es une grande fille ; tu fais comme tu veux. Moi, je pars dans un quart d'heure.'
- 'Mais, je ne serai jamais prête dans un quart d'heure !'

Damned, on dirait que ce n'est pas encore cette fois que je voyagerai en solo !

- 'As-tu pris un autre sac ?' dis-je, courtois et concerné. Ce sera plus pratique si tu laisses ta valise à l'hôtel Regis.
- 'Ben non, j'ai bien mon sac de piscine mais ça ne suffira pas.'
- 'Bon, je te rejoins dans ta chambre avec mon sac à dos, je laisserai quelques affaires dans ta valise et tu mettras dans mon sac quelques trucs à emporter, mais le strict nécessaire'.

Dix minutes plus tard, je frappe à la porte de Mimi. Il m'a déjà été donné de constater que les notions de strict nécessaire vécues par des individus mâles ou femelles représentaient des volumes fort différents. J'ai roulé serré dans mon sac, une paire de jeans, un short, un maillot, une chemise, une polaire, deux tee-shirts, des sous-vêtements et une paire de tongs. Mon sac de caméra accueillant ma trousse de toilette et mes bouquins. Je ferai le voyage avec mes chaussures de marche aux pieds et ma veste imperméable autour de la taille, comme d'habitude. Mimi a, pour sa part, sélectionné plusieurs panoplies complètes allant de 'Mimi part en randonnée' jusqu'à 'Mimi dîne au restaurant' en passant par 'Mimi se fait bronzer sur la plage du Carlton' et 'Mimi est une femme d'affaire' (*tiens, j'aurais pu mettre un 's' là*). Une rapide négociation, certes un peu autoritaire et jugée arbitraire, a permis de faire rentrer tout ça dans mon sac + le sac de piscine qui n'aurait, je le confirme, pas suffi. Nous laissons la valise aux bons soins des propriétaires de l'hôtel Regis et nous partons prestement. C'est lundi et les taxis ont recommencé à tourner. Il y a l'embarras du choix. Après un rapide marchandage pour fixer le prix de la course jusqu'au 'Terminal Terrestre' nous voilà en route (*rien ne s'obtient à prix fixe ici, sauf dans les hôtels de luxe habitués à plumer des pigeons eux-mêmes habitués à se faire plumer dans les grandes largeurs, y prenant du plaisir car c'est une question de standing, surtout sachant qu'ils ont eux-mêmes plumé d'autres pigeons pour arriver là.*)

Après ces considérations colombophiles, nous sortons du centre pour arriver au fameux 'Terminal Terrestre'. Drôle de nom pour une gare routière. On s'attendrait presque à trouver un 'Terminal Lunaire' et un autre 'Martien'. Ceci dit, l'endroit pourrait facilement avoir été transmuté d'une autre planète.

C'est un grand bâtiment post stalinien qui n'aurait pas dépareillé dans la perspective principale du centre ville de Bucarest ou dans une B.D. Space Opera style Flash Gordon. Nous entrons dans la gare routière. L'ambiance ressemble fort à celle de l'aéroport domestique de Lima. Me voilà rassuré : c'est le Bronx donc ça devrait bien se passer. Nous sommes bien évidemment harcelés à droite et à gauche et on nous propose d'aller qui au Chili, qui en Bolivie... Les meilleurs tickets, les meilleurs bus, la meilleure clim., etc.

Je calme tout le monde en prononçant le sésame du jour : Cabanaconde. Pas assez cher !

Visiblement, ce n'est pas branché comme destination ; pas intéressant, et pas logique pour des touristes occidentaux d'y aller en bus de ligne. Du coup, je dois me débrouiller tout seul pour trouver le guichet pour le bus du canyon de Colca. Non, nous ne nous arrêtons pas à Chivay. Oui, je suis sûr que je ne vais pas à la résidence des sources thermales. Cabanaconde, c'est ça. Mimi commence à se douter de quelque chose. Je trouve une cabine téléphonique pour rappeler Gabrielle. Elle est à l'agence, trouve la situation inquiétante, m'intime l'ordre de retrouver Martine Lherbier et de ne plus la quitter. Zig Heil !

Nous sortons sur l'esplanade à la recherche de notre quai. Il y a des cars de toutes tailles, de tous coloris, de toutes formes, flambants neufs ou rafistolés, décents ou complètement crades, climatisés ou sans fenêtres... Ils vont partout. Les plus beaux, les plus neufs sur les grandes lignes. Le notre va à Cabanaconde et vue la gueule du car on pourrait en conclure que ce n'est pas la destination la plus chic au monde. C'est un vieux bus américain bleu et gris à l'extérieur, marron sale à l'intérieur. Une foule se presse autour, dessus, dedans (*dessous* ?). Il y a toutes sortes de passagers, mais le nombre important de costumes traditionnels corrobore l'impression acquise plus tôt : nous n'allons pas vers une zone urbaine. Certains s'installent dans le bus, montent et descendent avec des enfants, des animaux, des paquets volumineux, des valises, des cartons ; l'ensemble finira sur le toit, ou sur les genoux de la voisine, ou les deux. D'autres sont venus accompagner des parents ; ils montent et descendent comme les premiers, les croisant à maintes reprises dans des postures parfois acrobatiques mais sans gêne apparente. Nous avons choisi la sécurité et nous avons préféré monter à bord dès la mise en place du bus. Nous l'avons fait avec d'autant plus de facilité que les autres voyageurs semblent surpris de nous voir. Ils marquent un temps d'arrêt et nous en profitons pour nous faufiler. De toute façon, nous avons tous des sièges numérotés, comme dans les avions, du moins, je l'espère. Tout le monde semble ignorer ce détail dans la plus grande décontraction, (*dans les avions, aussi, d'ailleurs*). J'ai casé nos sacs sous nos sièges, à proximité. Nous attendons. Le temps passe. L'horaire de départ est maintenant largement dépassé. Le nombre de personnes dans le bus continue à être nettement supérieur au nombre de sièges. Une nouvelle catégorie d'occupants fait son apparition : les marchandes ambulantes. Elles aussi arpencent le bus de long en large, marchant allègrement sur les bagages, les colis, les animaux, les voyageurs qui maintenant jonchent le sol du véhicule. Elles proposent en chantant (*puissant le chant tout de même, belles voix de gorges*), des fruits, des boissons, des galletas (*biscuits*), des bonbons, du choclo y queso, des pâtes de gelée qui ressemblent à des loukoums. Une demi-heure après l'heure prévue de départ un individu hirsute et bourru met le moteur en route. C'est ce que j'en déduis même si le bruit, l'odeur et la fumée faisaient plutôt penser qu'il a allumé une chaudière à mazout calaminée à mort. Quelques minutes

encore et le commandant de bord (*ça, c'est à cause de la casquette*) s'installe derrière son volant. Par chance nos sièges se trouvent à distance olfactive raisonnable. A juger par la dimension de la précipitation tartrique formant des auréoles blanches sous les bras de chemisette bleu marine, l'ambiance doit être musquée à l'avant du bus. Notre chauffeur, au demeurant coquet, se mire dans le reflet du pare-brise constellé d'éclats et de fissures. Puis il lèche consciencieusement ses doigts pour aplatir l'épi rebelle trônant au sommet de son crâne (*à moins que se ne soit pour évaluer le degré de viscosité de l'huile de vidange qu'il a utilisé pour se coiffer ce matin*). Enfin, il remet sa casquette, se signe et embrasse goulûment une image représentant le Christ, en majesté, stoïque bien que doté d'une poitrine sanguinolente laissant apparaître un cœur ceint d'épines. Le bon goût latino-américain trouve sa vraie dimension sur ce pare-brise :

- des guirlandes de Noël, multicolores, à paillettes, ou électriques, avec des ampoules d'un vert, rouge, jaune, bleu, mauve, très discrets
- des photos de femmes de plus en plus blondes, charnues et dénudées au fur et à mesure que l'on s'éloigne du joli petit cadre en plastique doré où siège la famille.
- des fanions d'équipes de foot, des drapeaux nationaux, régionaux, péruviens, incas, entremêlés d'autres breloques portant des prénoms éthérés comme 'Raul' ou 'Cordo'
- des films réfléchissants provoquant le fameux effet miroir et le plaisir de voir sans être vu ; seulement là, le film plisse et le plaisir serait plutôt ne pas voir et ne pas être vu.
(*bizarre comme sensation, ça me rappelle un peu le 'train fantôme' des fêtes foraines de mon enfance.*)

Le tout est surmonté du summum de l'horreur, car il vient compléter par un désastre auditif, une série de pollutions des sens déjà graves : un poste de télé vidéo. L'écran mesure, à vue de nez, 26cm de diagonale. Passé le 4^{ème} rang, il faut être philatéliste confirmé pour apprécier un quelconque spectacle. Le son, poussé à fond sur les haut-parleurs du bus, sature comme une bête. C'est étonnant qu'il soit si fort parce que les dialogues sont en version originale sous-titrée américaine. D'ailleurs tout le monde s'en fout et se livre joyeusement au syndrome de la perruche : crier plus fort que le bruit. Le film qui passe est un navet américain des années 70 avec patd'ef, voitures qui font vroum, et afro-américains coiffés comme des dessous de bras portugais. Vous allez dire que je ressasse mais un seul mot me vient à l'esprit : Aiuto !

Nous prenons la route, presque à l'heure, il est 10h45. Après les interminables périphéries d'Arequipa nous abordons le désert, comme ça, tout à coup, comme un coup de poing. C'est un désert de rocaïlle, beige, blanc et jaune. L'asphalte de la route tranche fortement sur les bas-côtés. Le bus roule vite, soulève beaucoup de poussière. Tant pis pour la chaleur, je ferme ma vitre, j'ai les yeux qui piquent. La route s'élève rapidement dans ce dédale de rochers, de falaises écroulées et joue à cache-cache avec la voie de chemin de fer. Cela n'échappe pas à Mimi qui me dit aussitôt :

- 'On n'aurait pas pu prendre le train ? S'aurait été plus rapide, non ?'
- 'Tu sais, ils n'ont pas réussi à traduire TGV en péruvien. Ici le train roule à 40 km / heure et s'arrête partout, même s'il n'y a pas de gare. On mettrait 6 heures pour aller à Canuhas, au lieu de 3, et ensuite, de toute façon, c'est le bus...'
- 'Quel pays ! Moi qui le trouvais plutôt chouette le train Nescafé.'
- 'C'est là qu'il ne faut pas confondre 'express' et lyophilisé !'
- 'Qu'est-ce que t'es lourd !'

Deux heures après avoir quitté le 'Terminal Terrestre', nous arrivons sur l'Altiplano. Ce grand plateau d'altitude est lui aussi désertique. Il y a bien quelques poches de verdure autour de masures construites en adobe. On aperçoit au loin des sommets enneigés. L'effet est saisissant. L'impression accentue le froid ressenti dans le bus. Nous avons passé le premier col à 4200m et maintenant la route serpente sur le plateau entre 3800m et 4500m. Tout autour l'horizon culmine au-delà de 5000m. La route est rectiligne et elle me permet de me plonger plus avant dans mon bouquin. Mon ami d'enfance, qui est écrivain et prof de français, m'a offert avant le départ un livre d'Alessandro Barricco : 'Soie'. C'est un livre comme je les aime. Simple en apparence. Sans grandes envolées. Avec cette légèreté d'écriture qui permet au lecteur de laisser son esprit divaguer, hors de l'intrigue. Le paysage de l'altiplano se prête merveilleusement à ces rêveries. Tiens ! Je me surprends à regretter ces quelques jugements sur le bouquin. C'est une constante chez moi : le respect que j'éprouve pour la création des autres, quand elle est sincère, m'empêche souvent toute expression d'opinion. Puis la route continue à défiler et j'en viens à retrouver les grands principes qui jalonnent ma

perception d'être sensible (*et qui le revendique*) : L'œuvre d'art, la création, cesse d'appartenir à l'artiste, au créateur, dès qu'il l'expose au regard du public. A ce moment, celui-ci la fait sienne et lui donne la valeur qu'il souhaite. Cette valeur fluctue en fonction de sa sensibilité, sa sincérité et son aptitude à saisir les détails à différents degrés. Tout est permis au public. Il a le droit d'aimer, de ne pas aimer, de s'en foutre. Il a aussi le droit, et peut-être le devoir, de ne montrer que peu de considération envers le créateur. Après tout, ce n'est plus le créateur qui importe mais ce qu'il a créé. Je souffre, depuis quelques années, de ces études systématiques où des sommités en matière de telle ou telle 'discipline' jugent et expliquent des tas de choses à propos d'une œuvre. On entend des 'par cette couleur l'artiste à voulu exprimer ceci et cela' ; 'par cette image on ressent bien le traumatisme de jeunesse de l'auteur ; 'dans cette phrase il faut bien saisir le sens caché des mots'. Outre le fait qu'une interprétation reste, dans tous les cas, une perception subjective, l'analyse, tout en n'étant pas nécessaire, ouvre la brèche pour une récupération à des fins commerciales. Des bribes d'analyses sont alors utilisées pour qualifier arbitrairement quelque chose qui, par essence, devrait être laissé à l'appréciation individuelle de tout un chacun. Mais voilà ! Il y a trop de créations. Pas toutes, loin s'en faut, sont des œuvres ; et cette remarque, en toute humilité, est basée sur une valeur essentielle : la sincérité. Certaines 'recettes' de création font vendre. Cela démontre qu'une partie du public souhaite ne pas se poser trop de questions. Soit ! Parfois les œuvres les plus sincères arrivent à durer, un peu plus ; avec ou sans l'aide de juges professionnels qui vont, pour des motivations variées, encenser ou éreinter.

Nous bifurquons à Viscachani et après 1 heure de route en forte descente, j'ai la tête qui tourne. Trop de considérations philosophiques ou trop de virages ? Probablement les deux ! Nous arrivons à Chivay, au bord de la rivière Colca. Il est 15h30. C'est le marché, ce qui ici est synonyme de 'Pagaille'. Le bus s'est arrêté devant l'église et ne repartira que dans une heure. Je décide d'aller manger un morceau sur le marché. La tentation est grande de goûter aux pastèques, melon et tomates mais une prière rapide à St Ercéfuryl me remet rapidement dans le droit chemin. Se sera une banane, sinon rien. Je tente une brochette de poulet, après avoir enlevé les oignons, que j'accompagne d'un sachet de chips. Il y a beaucoup de produits d'alimentation sur ce marché ; peu ou prou d'artisanat. La vedette incontestée c'est la bassine en plastique. Mais je décide, céans, de m'en passer. J'achète tout de même un ustensile : une lampe torche, 100% plastoc mais d'une efficacité redoutable. Le descriptif de Cabanacondé, lu sur les guides, m'invite à la prudence et à me doter de ce genre d'équipement de survie nocturne. Un autre produit vu sur ce marché du bout du monde me fait sourire et interpelle mes origines : un carton de 'jabon de Marsella' (*Savon de Marseille*) contrefaçon jusqu'où ira-tu te nicher ?

*

* *

16h00 et le bus redémarre, étonnamment à l'heure. Nous longeons le canyon de la rivière Colca qui se creuse de plus en plus que nous avançons vers Cabanaconde. Le bus s'arrête à Achoma. Ce n'est pas un village à proprement dit ; ça ressemble plutôt à un grand camping avec des bungalows et des mobil homes disposés sous de maigres arbres. Cordo, l'aide du conducteur vient nous voir.

- 'Le complexe touristique, c'est ici ; vous êtes arrivés.'
- 'Ah, mais non, nous on va jusqu'à Cabanaconde.'
- 'Non, il n'y a pas de touristes à Cabanaconde, c'est ici qu'il faut dormir.'
- 'Mais on est attendus chez Pablo (*l'Inca* !) à la Valle del Condor.'

A ces mots le Cordo ne se sent plus de joie, il ouvre un large bec (*édenté*) et laisse tomber, sans voix. La route a changé d'aspect, et de revêtement. L'aspect est franchement escarpé et le revêtement a disparu. La seule bonne nouvelle c'est que Mimi s'est collée à moi dans son effroi et son émoi, et moi, qui reste froid malgré l'endroit, je bois avec une ineffable joie, les essences de son 'Empreinte' et les signes de réconfort perçus sur son minois. Je suis moins fier, et moins poétique, quand la route se transforme en piste et la piste en chemin. Raul, le chauffeur, a du passer son permis dans l'aviation japonaise en 1945. Il n'a pratiquement pas ralenti son allure et enfile avec frénésie les lacets et autres ornières. Une façon très efficace de justifier son charmant prénom ! L'effet est radical sur la population transportée (*et certainement pas de joie*).

Je me remémore les termes de ma police d'assurance vie au dernier virage avant la Croix du Condor quand un pneu et demi du jumelage arrière droit passe dans le vide. Puis nous nous arrêtons, sur la route, au milieu de nulle part. Cordo revient nous voir, ses deux dents éclairant de tout leur lustre un sourire chafouin.

- 'C'est la Croix du Condor ; nous nous sommes arrêtés pour vous laisser voir la vue ! C'est le point le plus haut du canyon. 3000 mètres de profondeur, plus que le grand canyon du Colorado. Descendez du bus, vous verrez les condors. Ils sortent à la tombée du jour pour chasser.'

Je suis épaté par tant de gentillesse et de sollicitude. Nous sommes loin de la ville et -fort logiquement- loin des comportements urbains teintés de stress, de méfiance et d'âpreté au gain. Les autres voyageurs en profitent aussi pour faire une pause et dégager leurs organismes des dernières particules de 'choclo y queso' demeurant encore dans leur estomac. La vue, côté canyon, est spectaculaire. J'ai du mal à croire aux 3000m de Cordo mais le fait est que le fond du canyon est à peine visible. Il faut se pencher beaucoup, ce qui ennue terriblement Mimi, sujette au vertige et qui reproduit sur moi sa phobie.

- 'Ne te penche pas. C'est dangereux. Tu me fais peur. Arrête.'

A l'instar de la plupart des individus mâles que je connais, il me suffit d'entendre une mise en garde, prononcée par une voix féminine, pour accentuer les acrobaties et les prises de risque.

- 'Ne t'inquiète pas, si je tombe un condor viendra me rattraper au vol. C'est vrai, je l'ai lu dans Tintin.'

Je suis un inconditionnel de Tintin. Le 'Temple du Soleil' est, en plus, l'un des meilleurs. Ceci dit, je fais moins le malin quand je vois apparaître dans le ciel, magnifique, ce qui m'a tout l'air d'être un condor. Si je m'en réfère uniquement à la taille, ça pourrait aussi être un hydravion. Fichtre quel bestiau ! Pour vous en donner une idée plus précise je pourrais le définir, mais je suis trop ému, je ne peux pas traduire. Bon, allez, si vous voulez, c'est un vautour ; mais King size, plus de 3 mètres d'envergure. C'est d'ailleurs surprenant qu'un charognard ait autant de grâce. Après avoir suivi quelques volutes, d'un puis de deux condors, Raul remet le moteur en marche et tout le monde remonte dans le bus. Une passagère en tenue traditionnelle s'est ajoutée aux passagers montés à Chivay. Elle est superbe dans sa robe noire à volants superposés, son caraco noir brodé et son chapeau melon en feutre marron. Elle a le type 'indien'. Il est très difficile de lui donner un âge. Ses joues, aux pommettes saillantes, sont très rouges et contrastent avec le teint pâle ivoire de son front. Le pâle ivoire se cache tout de même sous une couche conséquente de noir de fumée. D'où sort-elle ? Où va t'elle ? Sa fiche d'identité olfactive corrobore une ambiance rurale faite de feu de bois, d'urine de caprins et de sueur. J'ai tout le loisir de détailler, elle est assise devant nous. Je n'ose pas demander à Mimi de s'agripper à moi et de me confier ses effluves enchantés... La route n'est plus très longue. Tant mieux, le soir commence à tomber. Nous arrivons à Cabanaconde dans la pénombre. Nous distinguons une grande place centrale dotée d'une église coloniale quelque peu délabrée (*probablement une Plaza de Armas*). Une petite foule est là à l'arrivée du bus. Je demande à un jeune homme s'il connaît Pablo et l'Hôtel Valle del Condor. Cette demande semble retentir comme une vraie bonne nouvelle. Peut-être ai-je abordé un vrai frustré de 'Questions pour un Champin' qui, pour une fois, connaît la réponse ?

Il nous invite à le suivre dans la 'rue' qui part de la place en direction de l'hôtel. Il faut lever les pieds pour éviter les cailloux, les flaques d'eaux usées et les animaux. Une vraie ménagerie : des chiens beaucoup, des ânes, des poulets... Nous arrivons devant une petite porte de bois à laquelle le jeune homme frappe avec un certain entrain. La porte s'ouvre et après quelques mots d'un dialecte inconnu le jeune homme repart avec, en poche, l'objet de sa joie de tout à l'heure : une récompense pour avoir amené des clients !

- 'Bonsoir, je m'appelle Valentin Rossi. Je viens de la part de l'agence Aerotur. Je cherche Pablo et le Señor Lopez.'

Une femme d'aspect solide très typée 'Inca', accueillante et propre, me répond dans un espagnol teinté de dialecte

- Ils sont partis il y a 3 jours. Vous devrez les rejoindre demain. Mon fils vous accompagnera. Mais ce soir vous devez vous reposer, demain il faut partir tôt. Je vais vous montrer votre chambre.

Mimi m'attrape le bras et le serre, fort. Elle a du mal à en croire ses yeux. Nous sommes dans une petite cour grise. A gauche on voit une série de petites pièces aux murs de pisé peints en blanc. La toiture est faite de tôles ondulées, tout comme les portes et les fenestrons. Au fond, un mur. Très haut. Au pied du mur, un tas de gros cailloux et un tronc d'arbre sur lequel est juché un gros oiseau qui ressemble à un aigle. Les cailloux sont surtout gris, et blancs quand ils sont recouverts de guano. En face des 'chambres' il y a les sanitaires (*bien que le mot ne soit pas très bien choisi !*). Trois alvéoles en tôle ondulée servent tout à la fois de toilette, de lavabo et de douche. Le sol des 'sanitaires', tout comme celui des chambres, est en terre battue. Ça veut

dire boue dans les toilettes et poussière dans les chambres. Madame Pablo nous montre une chambre, avec deux lits. Nous n'avons pas la force de lui en demander une autre. Mimi est au bord de la crise de nerfs et je pense qu'il vaut mieux que je la garde à portée de main.

- 'Tu vas prendre une douche en preum's ?' dis-je d'un ton faussement enjoué pour dédramatiser l'ambiance. 'Pendant ce temps, j'installe un peu la chambre.'

Une installation semble effectivement nécessaire. Deux draps et une couverture en acrylique sont posés sur les matelas mousse encore recouverts de leur housse plastique sur chaque lit. A croire qu'on est tombés chez des fans de Dupont de Nemours. J'essaie de ne pas trop traîner les pieds car à chaque pas, je soulève un nuage de poussière. Je range les sacs et je me décide à faire les lits. Je fais le lit de Mimi en premier, pour lui faire la bonne surprise quand elle reviendra, détendue, de la douche. Une gageure ! Avez-vous déjà essayé de faire tenir un drap acrylique sur une housse nylon ? Je pense que l'exercice doit faire partie de l'entraînement de l'équipe olympique de Curling. Au premier essai le drap, lancé avec une certaine énergie, j'avoue, a glissé tout le long de la housse et a fini par terre, dans la poussière. Chevaleresque, j'ai aussitôt décidé que ce drap serait le mien en le secouant du mieux possible. Le deuxième essai est plus concluant. Bien que le drap soit parti en biais, j'ai réussi à le rattraper. C'est l'adjonction du second drap qui a été plus scabreuse. Acrylique contre acrylique égale électricité statique ; en clair les draps se collent l'un à l'autre. En essayant de décoller le drap du dessus j'enlève aussi le drap du dessous. Je décide de repositionner les deux draps sur le lit d'emblée l'un sur l'autre. Le problème c'est qu'en les dépliant ils finissent par toucher le sol. Je persiste dans le chevaleresque et mets de côté ces deux draps pour confectionner mon propre lit. L'ennui, c'est qu'il n'en reste plus qu'un de propre. Je récupère le moins sale des trois, et, me remémorant mes cours d'éducation physique, j'accomplis une triple boucle finissant en Fosbury Flop pour déposer l'ensemble des draps sur le matelas sans toucher le sol. Reste à mettre la couverture. Devinez !

Si, elle glisse aussi ! Mais me voilà maintenant rompu aux techniques de dressage de matériaux synthétiques en milieux hostiles. Je dompte la bête en un tournemain et me consacre à la confection de ma propre couche. Même motif, même punition. J'ai plus d'expérience, mais moins envie de bien faire...quand c'est pour soi !

Mimi revient de la douche après seulement 10 minutes. Ce n'est pas bon signe.

- 'Je ne te ferai jamais plus confiance. Cet endroit est sordide. Et en plus tu te moques de moi', dit-elle dans un sanglot.

Je ne peux effectivement réprimer un sourire qui montre plus mon attendrissement qu'une quelconque ironie. Ce côté petite fille boudeuse m'a toujours fait fondre.

- 'Mais non ! Je ne me moque pas. Qu'y a t'il de si terrible ?

- 'Il n'y a pas de lumière dans la douche, l'eau est froide et ça sent très mauvais.'

- 'Ah ! je vais tout de même aller me décrasser moi aussi. Je te laisse finir dans la chambre. Ici il y a de la lumière.'

- 'Ne me laisse pas trop longtemps ; ça ne me plaît pas de rester seule ici.'

- 'OK, je vole.'

Le spectacle du bloc 'sanitaire' est à vrai dire bien pire que la description de Mimi. Bon, prudent, j'avais emporté la lampe troche. De ce fait je n'ai pas de mal à trouver l'interrupteur et je profite de la lumière pour me doucher. Je peux aisément repérer le robinet d'eau chaude situé dans un angle de la cabine en tôle, à un mètre de l'autre robinet. La douche sera chaude, puis froide, puis chaude. J'aurais du emmener un kilt !

La lumière met en évidence d'autres détails moins romantiques et plus évocateurs de l'état de puanteur du lieu. Comme je l'ai dit, ces cabines servent également de toilettes mais les systèmes d'évacuation n'ont pas été conçus pour que la chasse emporte tout ce qu'un européen pourrait confier à son chiotte. La coutume ici veut que l'on dépose le papier hygiénique, après usage, dans une poubelle, à côté. D'où une certaine présence olfactive non négligeable. Le temps de battre le record international d'ablutions en apnée, je suis de nouveau dans la chambre. Mimi s'est vêtue chaudement compte tenu de la température ambiante.

Cabanacondé est à 3200m. Saisissant ma polaire, je l'imite derechef.

- 'Tu as vu un chauffage toi, dans la chambre' ; me dit-elle un peu angoissée.

- 'Non, mais je vais en parler à Madame Pablo. On va manger ?'

La petite cour est faiblement éclairée par une ampoule nue. Le rapace a placé sa tête sous son aile pour dormir (*ou bien pour vérifier que 18 heures sont bien passées*). Nous entrons dans la salle principale où plusieurs tables garnies de bancs en bois d'arbre accueillent quelques convives. Ils nous saluent quand nous

entrons. Bill, grand, blond, dégingandé, juvénile, américain. Martha et Manfred, hirsutes, dépenaillés, sandales en cuir et chaussettes, allemands. Nous sommes assez surpris de trouver d'autres occidentaux dans un coin aussi reculé mais nous apprenons de leur bouche que l'endroit est réputé chez les routards. Soit ! J'ai hâte de poser certaines questions à Madame Pablo, mais elle est invisible. Elle doit être en train de préparer le repas. Je reconnais l'odeur caractéristique du kérosène et celle du beurre rance. Le reste du P.O. est tout aussi expressif mais inconnu de mes narines. Le temps de boire une Arequipeña et de discuter avec les autres convives les plats commencent à arriver. Menu unique : escalope de viande d'animal et haricots en sauce. Après enquête auprès du jeune serveur, l'animal s'avère être du lama. Pas mauvais, on dirait du veau, en plus tendre. On nous sert ensuite un morceau de fromage non identifié, blanc à pâte pressée, un peu crayeux. Le dessert est un bol de chocolat un peu consistant et légèrement gluant. Adjonction probable de céréales. A la fin du repas, je demande au jeune garçon s'il est possible de m'entretenir avec Madame Pablo. Pas de chance. Elle est déjà partie. Demain matin. Le petit déjeuner, à 7 heures. Mimi est pétrifiée par toutes ces bonnes nouvelles. Quand les routards encore attablés commencent à allumer leurs cigarettes d'herbes qui font rire elle me fait signe qu'elle a envie de s'éclipser. Je lui propose de faire quelques pas dans Cabanacondé avec ma superbe lampe torche. Elle s'enquiert de ma santé mentale en me signifiant un refus catégorique. La lampe servira donc à traverser la cour pour aller se brosser les dents !

De retour dans la chambre, je constate que la température n'a pas augmenté, loin de là.

J'essaie de fermer du mieux possible le fenestron de tôle, toujours sans traîner les pieds car l'odeur de poussière est déjà trop présente. Je prends mon courage à deux mains, enlève mon jeans et me glisse avec la polaire dans les draps. Mimi est toujours assise sur son lit ; prostrée. Finalement, elle m'imitte (*ce qui est le cri de la Mimi, comme chacun sait !*). Et je peux finalement éteindre la lumière. J'entends une petite voix :

- 'Val, tu as sommeil ?'
- 'Non, mais on se lève tôt demain ; je vais essayer de dormir.'

A peine ai-je fini ma phrase que le braiment désespéré d'un solipède en pleine frustration charnelle emplit l'espace sonore de la bicoque.

- 'C'était quoi ça ? Il y a des monstres ici ?'
- 'Ce n'est rien, c'est un âne qui vient de braire. Tu n'as jamais habité en Corse toi !'
- 'Non et c'est pas demain la veille avec des bruits pareils !'
- 'Bon, on dort ?'

Silence. Puis soudain une salve soutenue d'aboiements lugubres. La petite voix, dans l'autre lit :

- 'Je peux dormir avec toi ?'